

|

Deux jours plus tôt

Par la vitre de la voiture, j'admire le paysage d'hiver qui défile sous mes yeux. Un fin tapis blanc recouvre la campagne. Des nuages moutonneux parsèment le ciel bleu de cette fin décembre. Dans les villages que nous traversons, sapins enguirlandés, rennes, bonshommes de neige et autres décorations annoncent les festivités qui se préparent. Noël est la période de l'année que je préfère. Celle où, le temps d'une journée, les familles et amis se rassemblent et oublient leurs différends. Celle des cadeaux et des festins gargantuesques. Celle de la charité et du bonheur. Pourtant, j'ai une boule au ventre à l'approche de notre destination. La voix chaude de Marc me tire de mes pensées.

— Tout va bien, Camille ? Tu parais soucieuse.

J'esquisse un sourire forcé.

— Je me demandais juste si j'avais bien pensé à prendre les cadeaux pour ta famille.

Je préfère lui mentir plutôt que de lui avouer que j'ai autant envie de passer une semaine en compagnie de ses parents que de me faire arracher une molaire sans anesthésie. Brigitte et Edmond sont si intelligents, si diplômés, si éduqués, si parfaits... Et si soporifiques.

La première et unique fois que je les ai rencontrés, c'était au restaurant, il y a deux mois. Edmond, son père, a monopolisé la conversation jusqu'au dessert pour faire l'éloge d'un ouvrage de Nietzsche qu'il venait de terminer. Retraité depuis cinq ans, il était auparavant professeur de philosophie à l'université de Strasbourg. C'est dans cette faculté que quarante ans plus tôt, il a rencontré sa femme, Brigitte, qui y enseignait l'histoire. Après le discours de son époux sur Nietzsche, j'ai donc dû avaler mon fondant au chocolat en me tapant toute la biographie de Saint Louis. Et impossible de me contenter d'acquiescer en silence, car elle a poussé le vice jusqu'à me poser des questions. « Et saviez-vous, Camille, qu'il rendait la justice sous un chêne ? » Non, belle-maman, et je m'en tamponne l'oreille avec une babouche, de Saint Louis et de son chêne. Bien sûr, je n'ai pas répondu cela et me suis contentée d'un courtois et hypocrite « Ah bon ? Incroyable. »

L'histoire et la philosophie faisaient partie des matières que j'exécrerais au lycée (tout comme les mathématiques, la physique, la biologie, le latin, l'anglais...). Alors, j'imagine déjà les discussions ô combien passionnantes qui ne manqueront pas

d'égayer cette semaine de vacances. Non seulement je vais crever d'ennui, mais en plus mon inculture sera étalée au grand jour. C'est surtout vis-à-vis de Marc que ça m'embête. Car il n'est pas uniquement mon petit ami. Il est aussi le rédacteur en chef de la *Gazette de Perclin*. Mon boss, en d'autres termes. Malgré mes grands principes (on ne mélange pas l'amour et le travail, on ne couche pas avec son patron et autre devise du même genre), j'ai succombé à son charme six mois plus tôt. Il faut dire qu'il est bel homme et qu'il ne fait pas ses cinquante ans. Avec ses cheveux poivre et sel et son sourire aux dents blanches et bien alignées, il ressemble à George Clooney.

Mais vu la semaine qui m'attend, il ne sera bientôt plus ni mon patron, ni mon amoureux. Car qui voudrait employer une journaliste dont l'ignorance est aussi profonde qu'un puits sans fond ? Au mieux, il me cantonnera l'an prochain à la rubrique des chiens écrasés. Au pire, il me virera. Et cela sonnera le glas de notre belle histoire d'amour. Je vois déjà l'année 2020 se profiler comme un retour à la case départ : célibataire à quarante ans et sans avenir professionnel. C'était bien la peine que je risque ma vie six mois auparavant pour décrocher le plus beau scoop de ma carrière¹ !

Non, hors de question que je laisse l'histoire et la philosophie briser mon couple et mon emploi ! J'ai donc concocté un plan infaillible : apprendre en accé-

1 Références à *On n'attire pas les hirondelles avec du vinaigre*, du même auteur, dans lequel Camille enquête en secret sur des meurtres de femmes commis dans sa ville.

léré ces deux disciplines. Et quoi de mieux pour cela que les livres audio ? L'information sera enregistrée par mon cerveau sans que j'aie rien à faire. Je me penche et fouille dans mon sac à main posé à mes pieds. Au milieu du bazar qui y règne, je parviens à extirper mon casque audio, dont les fils sont comme d'habitude enchevêtrés de façon inextricable. Je pousse un profond soupir et m'attelle au démêlage. Marc me jette un coup d'œil inquiet.

— Tu es sûre que tout va bien, ma chérie ?

Sa sollicitude me réchauffe le cœur. Non content d'être séduisant, il est également aux petits soins pour moi. Sans parler du fait qu'il m'a sauvé la vie¹. Comment voulez-vous résister à un homme aussi parfait ?

— Ce n'est rien, je suis juste impatiente d'être enfin arrivée. Ça ne t'ennuie pas, si j'écoute de la musique sur mon smartphone pour passer le temps ?

Je croise les doigts derrière mon dos à m'en faire blanchir les jointures pour atténuer mon double mensonge.

— On peut mettre ta musique sur l'autoradio, si tu préfères. Tu veux écouter quoi ?

— Non !

La réponse a jailli de ma bouche. Marc quitte un instant la route des yeux pour me dévisager de ses iris brun noisette pailletés de vert. Je tente une explication.

— Tu vas détester. Ce sont des chansons de fille. Des trucs mièvres.

1 Voir *On n'attire pas les hirondelles avec du vinaigre*.

— Donne-moi un exemple, on ne sait jamais. Je peux te surprendre, réplique-t-il avec un sourire malicieux.

— Heu...

Je ne peux pas lui révéler que je m'apprête à potasser de la philo. Il faut que je lui cite un artiste qu'il déteste pour le convaincre de renoncer. Sous l'effet de la panique, c'est le trou noir. Rien ne me vient.

— Oui ? insiste Marc.

Je passe une main dans mes boucles brunes pour gagner du temps, comme si je cherchais à démêler un nœud invisible. Il prend mon silence pour un acquiescement et allume l'autoradio. J'aperçois un panneau publicitaire sur le bord de la route vantant la lingerie Chantal Thomass. Dans l'affolement, une association improbable se forme dans mon esprit.

— Chantal Goya !

C'est tout ce que j'ai trouvé. J'ai toujours été mauvaise en improvisation. Mes joues s'empourprennent sous l'effet de la honte. Le visage de Marc se fend d'un sourire amusé et il pose une main sur mon genou.

— Tu as raison, je vais te laisser écouter ça au casque.

Je ne me le fais pas dire deux fois et enfonce les écouteurs dans mes oreilles.

« Friedrich Wilhelm Nietzsche est né à Röcken, en Prusse, le 15 octobre 1844, dans une famille pastorelle luthérienne. Après avoir renoncé à la carrière

de pasteur, Friedrich Nietzsche étudie la philologie et s'intéresse à Arthur Schopenhauer¹. »

Je clique sur pause. C'est qui, Schopenhauer ? J'ouvre mon appli de livres audio et tape « biographie de Schopenhauer » dans le moteur de recherche. Le prix d'achat est exorbitant mais mon couple et mon emploi valent bien ça. Lorsque j'aurai terminé les trois heures d'écoute sur Nietzsche, je passerai à Schopenhauer. Et je pourrai ensuite enchaîner avec mon titre suivant, *L'Histoire de France, des Carolingiens à nos jours*. J'effectue un rapide calcul : si je ne dors que deux heures cette nuit, je peux avoir fini les trois d'ici le lever du jour !

Une secousse sur l'épaule me réveille en sursaut. Je pousse un cri.

— Hein, quoi, c'est déjà l'heure de la récré ?

Je frotte mes yeux verts collés par le sommeil et découvre le visage perplexe de Marc penché sur moi.

— Désolé, je ne voulais pas te faire peur. Je ne pensais pas que tu dormais si profondément. Je t'ai tirée d'un cauchemar ?

— Heu, si on veut. Je rêvais que j'étais de retour au lycée, en cours de philo.

Merde, la philo !

Je rallume l'écran de mon smartphone et constate, dépitée, que j'ai manqué deux longues heures de la bio de Nietzsche. Je suis bonne pour une nuit blanche si je veux rattraper mon retard. Je réprime une grimace à

1 Source : Wikipedia.

cette pensée. Pas la peine d'alerter Marc. Il ne comprendrait pas pourquoi je suis si désespérée d'avoir raté ma playlist de Chantal Goya.

— On est arrivés, m'annonce-t-il en descendant de voiture, inconscient du drame qui vient de me frapper.

Je plaque un sourire forcé sur mes lèvres et ouvre ma portière pour l'aider à sortir les bagages du coffre. Je suspends mon geste lorsque j'aperçois l'immense demeure de trois étages qui se dresse devant moi. La façade comprend une douzaine de fenêtres et sur le toit en ardoise s'élèvent deux cheminées. Au centre, une balustrade en pierre garnie de colonnes surplombe les marches menant à la double porte d'entrée.

— C'est ici ? demandé-je d'un ton ahuri. On dirait un château !

Marc laisse échapper un rire.

— J'ai oublié de te prévenir que mes parents habitaient la maison de la famille Adams.

J'observe la bâtie de plus près et, à la réflexion, il dit vrai. Elle paraît lugubre. Les pierres apparentes, qui devaient être de couleurs variées autrefois, sont teintées d'un gris foncé uniforme et les carreaux des fenêtres sont si vétustes qu'ils en sont devenus opaques.

— Effectivement, elle aurait besoin d'un léger ravalement.

— Un énorme ravalement, même ! Et je ne te parle même pas de l'état de la chaudière. Tu comprends pourquoi j'ai insisté pour que tu prennes des pulls en laine.

— Mais pourquoi tes parents la laissent-ils dépérir ainsi ? Elle devait être splendide, jadis.

— Ils n'ont pas les moyens de financer toutes les réparations. Leurs retraites de profs leur permettent à peine de payer les frais de chauffage. J'ai bien essayé de les convaincre de déménager dans une maison plus facile à entretenir, mais ils ne veulent rien savoir. Cette demeure est dans la famille de mon père depuis cinq générations. Ce serait un déchirement pour lui de s'en séparer.

Nous n'avons pas le temps de poursuivre notre conversation. Une voix féminine nous interpelle.

— Ah, vous voilà enfin !

Sur les marches du perron, la longue et mince silhouette de Brigitte Postant vient d'apparaître. Son visage sévère surmonté d'un chignon gris et strict a dû terroriser plus d'un élève du temps où elle enseignait l'histoire. J'ai beau avoir quitté les bancs de l'école depuis longtemps, quand elle pose ses yeux brun foncé sur moi, je ne peux m'empêcher d'avoir envie de disparaître dans un trou de souris. Elle a soixante-dix ans et est déjà deux fois grand-mère. Théo, le fils de Marc, passe les fêtes avec sa maman et ne sera donc pas parmi nous. En revanche, Jules, son neveu, sera des nôtres. Comme ses parents, diplomates en Ukraine, ne pouvaient pas poser de congés, ils l'ont envoyé chez ses grands-parents pour les vacances scolaires.

J'attrape le sac de voyage que Marc vient de sortir du coffre et rassemble mon courage pour marcher à la rencontre de sa mère.

— Bonjour Brigitte, dis-je de ma voix la plus affable en me penchant pour l'embrasser sur la joue.

— Bonjour Catherine.

Je me liquéfie sur place. Ça commence bien ! Elle ne se souvient même plus de mon prénom. Vite, un trou de souris !

— C'est Camille, Maman, intervient Marc qui me rejoint avec les valises.

— Oui, bien sûr, suis-je bête. Je me souvenais qu'elle avait un prénom de reine, mais j'avais oublié laquelle.

Elle se tourne vers moi et m'adresse un sourire entendu. J'ouvre la bouche mais la referme aussitôt façon huître. Pour meubler le silence, j'émetts un ricanement nasal.

— Vous avez compris ma méprise, bien entendu ? m'interroge-t-elle comme si mon humiliation n'avait pas atteint un niveau suffisant.

Heu, elle me prend pour Wikipédia ou quoi ?

Heureusement, mon cheri vole à mon secours.

— Allons, Maman, arrête de taquiner Camille. Tout le monde n'engloutit pas les livres d'histoire au petit-déjeuner.

Brigitte me tapote l'épaule avec compassion.

— Pas d'inquiétude, nous allons profiter de votre séjour parmi nous pour combler vos lacunes en histoire. Quant à ma plaisanterie, je faisais bien sûr référence à Catherine de Médicis, femme d'Henri II et mère de Charles IX et à la légendaire reine Camille des Volsques.

J'esquisse un sourire crispé.

— Ah, heu, oui, bien sûr.

Elle ne paraît pas se formaliser de ma réponse laco-nique et nous invite à la suivre à l'intérieur. Nous péné-trons dans un immense hall dont le sol est recouvert de carreaux de ciment aux motifs géométriques. Au centre de la pièce, un escalier en marbre blanc doté d'une balustrade en fer forgé dessert les étages supé-rieurs. J'ai l'impression de pénétrer dans un château du XVIII^e siècle.

— Edmond ! Marc et Camille sont arrivés !

Son cri résonne sur les murs en pierre beige. Enfin, mon beau-père apparaît sur le palier. C'est un homme à la stature imposante. Malgré ses soixante-quinze ans, ses cheveux demeurent d'un noir de jais et contrastent avec ses sourcils blancs en broussaille.

— Je vous prie de bien vouloir m'excuser, j'étais plongé dans la biographie de Spinoza. La façon dont il concilie déterminisme et liberté est tout simple-ment passionnante ! Il faudra que je vous explique cela pendant le dîner.

Ô joie. Quelle charmante perspective...

— En attendant, que diriez-vous de commencer par un apéritif ? propose ma belle-mère en jetant un coup d'œil à la grande horloge en bois qui trône dans la pièce. Il est déjà dix-neuf heures.

Pour un peu, je me jetterais à son cou tant cette idée me réjouit. Une bonne bière pour noyer mon ennui ! Voilà ce qu'il me faut. Enfin, à dire vrai, pour encaisser un débat sur Spinoza, une demi-douzaine de cannettes serait un minimum. Mais je crains que descendre la

bière par fût de cinq litres ne fasse pas partie des qualités recherchées chez une belle-fille comme il faut.

— Avec plaisir, Maman. Donne-nous un quart d'heure, le temps de monter nos affaires dans notre chambre.

Marc attrape nos bagages et je le suis dans l'escalier circulaire. Nous montons jusqu'au deuxième étage et arpentons un couloir interminable au sol recouvert d'un tapis bleu et noir.

— Mes parents et mon neveu ont leurs chambres au premier, m'explique-t-il. Nous serons donc les seuls à loger au deuxième. Comme ça, on pourra faire tout le bruit qu'on voudra.

Il se tourne vers moi et m'adresse un clin d'œil coquin. Comme s'il avait appuyé sur un bouton, je sens mes organes se mettre à danser la salsa. Je secoue la tête pour chasser les images érotiques qui se bousculent dans mon esprit, avant de perdre le contrôle et de lui sauter dessus pour lui arracher sa chemise.

Arrivé au bout du couloir, il s'arrête devant une porte en bois vernis. Au centre de la poignée ronde en laiton est gravée une rose. Marc surprend mon regard admiratif.

— Ce sont les armoiries de mon arrière-arrière-grand-père.

— C'est splendide, dis-je, d'une voix enthousiaste.

— Et attends de voir la chambre !

Il tourne la poignée et s'efface pour me laisser entrer. Je m'immobilise sur le seuil, le souffle coupé face au décor que j'ai sous les yeux. La pièce fait

à elle seule la taille de mon appartement. Au milieu du luxueux parquet en chêne trône un lit king size à baldaquin surplombé de tentures en soie bleu marine. Trois des murs sont peints en rose pâle, tandis que le dernier est recouvert de boiseries aux tons bleu clair. Les deux immenses fenêtres sont encadrées par d'épais rideaux en velours jaune. Une cheminée en marbre noir achève de donner à l'ensemble des allures de palais de conte de fées.

— Wouah ! Incroyable !

Marc me prend la main et m'entraîne vers une discrète porte au fond de la pièce, que je n'avais pas aperçue. Il l'ouvre dans un geste théâtral et annonce :

— La salle de bains de Madame !

Je pousse un nouveau cri d'émerveillement face à la baignoire sur pieds gigantesque, au miroir doré et aux vasques en albâtre. Je ne résiste pas à l'envie de sortir mon smartphone pour immortaliser ce décor de princesse. Pendant que j'en mitraille les moindres détails, Marc commence à vider nos valises. Je le rejoins et m'étonne :

— Je croyais que tes parents n'avaient pas les moyens d'entretenir la maison ? Pourtant, notre chambre est luxueuse !

— C'est la seule pièce habitable de l'étage. Toutes les autres sont trop délabrées pour être utilisées. Fenêtres qui laissent entrer le froid, plancher vermoulu, papiers peints moisissus et j'en passe. Et à l'étage du dessous, ce n'est guère mieux. Mes parents ont fait rénover leur

chambre, celle de mon neveu et la chambre d'amis, mais le reste est à l'abandon.

Son visage se chiffonne à l'évocation de l'état de dégradation de la demeure familiale. Mon cœur se serre de le voir aussi peiné. Je passe un bras autour de son cou et lui plante un baiser sur la joue.

— Je suis certaine que vous trouverez une solution pour que cette vieille bâtie retrouve son allure d'antan.

Il a un haussement d'épaules résigné.

— J'en doute. Allez, assez de lamentations, il est temps de descendre prendre l'apéritif.